ASLI ERDOĞAN

# Requiem pour une ville perdue

traduit du turc par
Julien Lapeyre de Cabanes

*ACTES SUD*

# À L'ÉTERNITÉ

## Le premier meurtre

Autrefois, il y a bien longtemps, en cet âge d'or qu'on ne verra jamais revenir, alors que l'éternité ne se heurtait pas encore au temps, était la lumière. Et le verbe. Et le cœur né du verbe. La terre et la forme. Mais rien de tout cela n'était suffisant pour que prospère le monde des hommes. Les dieux apprirent à s'entre-déchirer. On commit le premier meurtre, un homme tua son frère. Le sang se mélangea à l'eau, la lumière au cri… Ce qui n'était pas encore au monde abandonna le mourant, le mot se sépara du cœur, la forme oublia le visage. Tel un rideau rouge, le sang se déploya entre la mort et la vie… Ainsi notre existence demeurera-t-elle à jamais inachevée, à jamais incomplète, dans notre âme chaque jour un dieu en égorgera un autre, et chaque jour nous nous recréerons, dans l'union du sang et du rêve.

## Le cri

Il arrivait que ma mère laissât son regard longtemps posé sur moi. Et brusquement ses yeux étaient vides,

comme le lit d'un fleuve asséché. De ce regard qui n'appartenait plus à personne, toute vie semblait s'être retirée… Je me souviens d'avoir, dans ces moments-là, éprouvé une peur fondamentale, existentielle. Devant la porte, la peur a gagné, l'avortement est évité : tel est le secret d'une vie, tel fut le miracle de la mienne. Comme si j'avais déjà lu toute mon histoire, de la première à la dernière ligne, dans les haies de buissons et les bancs de galets qui bordent le fleuve. Maculée de son sang, j'avais repris le cri de sa chair déchirée. Cri jailli des entrailles de la terre, de la naissance première. Cri qui se prolonge et court dans le silence des arbres en fleur, des épis lourds de grains, dans le silence de la vie et des mots. Jusqu'à heurter le ciel et dans l'espace vide se briser…

## L'être

Je suis faite de mille gouttes de lumière, du sang qui coule sur la terre, de la poussière d'étoiles au désert épandue, de la mélodie évanouie du chant des commencements… Je suis la somme de tout ce que l'on m'a et ne m'a pas donné, de ce que j'ai perdu et de ce qu'il me reste à perdre, du sang des mots et du silence des lèvres… Je suis l'irracontable que cache toute histoire incessamment contée, je suis la patience obstinée de la graine enfouie dans le sable, je suis le désert attendant la pluie, je suis le regard longtemps posé, d'un bout à l'autre du néant, je suis de toutes les fins le chant qui cherche en vain sa mélodie… Et nul, à ce jour, n'a vu mon visage dévoilé.

## Le livre des morts*

Ô mon cœur !

Cœur reçu de ma mère ! Cœur héritier de tous les âges ! Ne m'accuse pas, ne me rejette pas, ne sois point mon ennemi ! Que jamais nous ne nous affrontions. Car c'est toi l'unique sauveur de mon âme, toi qui tiens ensemble les parties de mon corps Sois mon guide, marche devant moi en direction de ce lieu où tous nous allons… Vers ce lieu où nous allons poursuivant le bonheur. Efface mon nom de cette affreuse mélasse qu'on appelle l'humanité.

Ne me mens pas. En vérité, il suffit que tu m'entendes. Cela me suffit, en vérité.

## Toutes les femmes de la ville

Cette nuit toutes les femmes de la ville ont pleuré. Yeux noirs, rires sonores, sourires parés de rouge à lèvres… Nulle ne peut cacher les traces de ses larmes. Qu'importe qu'elles aient coulé à l'instant ou des années plus tôt, et qu'importe le fleuve souterrain que leur flot a rejoint.

Je les ai souvent observées par la fenêtre, ces femmes, juste après que l'obscurité fut tombée, comme si les veines de l'abondante lumière artificielle étaient devenues translucides. Elles se tenaient assises côte à côte, ou face à face, parfois se rapprochaient tête contre tête, ou une troisième les rejoignait, elles se serraient comme des oiseaux au bord de la table. Elles

* Tiré du *Livre des Morts des anciens Égyptiens*. *(N. d. A.)*

y déposaient des cigarettes de diverses marques, leurs bouches très closes, et des téléphones, des sacs abritant leurs plus intimes trésors… Celles qui étaient seules ne lâchaient pas leur téléphone, comme pour se rappeler que cette solitude devait infiniment durer… Chacune sur la rive de sa propre solitude, elles se regardaient. Elles rejetaient leurs cheveux en arrière, leurs visages s'ouvraient, elles montraient combien leurs blessures ne les avaient point vaincues. Le vin couleur de sang s'obscurcissait sous leurs regards happés par les verres. L'une d'elles tantôt poussait un soupir, tantôt elles étaient deux à brusquement se taire, la troisième détournait les yeux pour regarder au loin dans l'ombre, et parfois toutes ensemble elles éclataient de rire. Mais elles se racontaient leurs vies, à la hâte, avec des mots exsangues, touchant le cœur comme un frôlement d'aile, des mots tant remâchés… Peut-être sentaient-elles que le nouveau monde ne pourrait naître que de cette salive qui dans leurs bouches fermentait. Puis, l'une à l'autre elles s'offraient le silence. Elles nourrissaient leurs larmes, racines de la vie, autant que leurs poitrines cachées sous d'épaisses couches de tissus.

Ce soir, à cette heure vide et bleue, je passe de l'autre côté de la fenêtre et prends place à mon tour parmi les femmes de la ville. J'enveloppe mon être dans un récit comme du tabac dans une feuille à rouler, et mêlant le tabac remâché, le vin, le bleu et le noir de la nuit, je crache la fumée dans le vide. J'entends ma voix par la fenêtre et le jour se lève, ici, dans cet instant où je m'abandonne, et quant à savoir si je pourrai me retrouver ou revenir en arrière, je n'en sais rien.

## Désert

Un vent soudain se lève et souffle entre les grandes pierres du désert incommensurable de la solitude, une torche s'embrase et illumine les tombes vides… Des images tremblantes, changeantes, à la surface des cercueils apparaissent, de maudites lettres s'alignent, la danse étincelante du cobra commence. Les visages inanimés des momies tout à coup s'illuminent. La lumière reflétée dans leurs yeux s'élance sur les chemins sinueux de l'éternité, ouvrant l'une après l'autre les portes derrière lesquelles les morts étaient enfermés… Les ailes de la femme de pierre s'ouvrent, se déploient, s'étendent d'un bout à l'autre de la vie, la langue muette et grave de la pierre raconte la vérité de l'âme humaine. Aussitôt la flamme s'éteint, comme toute chose répondant à l'appel du sommeil… La nuit embrasse la nuit. L'obscurité devient ténèbres.

## À l'éternité

Nous, citadines assassinées, mises en pièces à force de crimes qui ne pèsent rien, nous nous trouvons réunies dans la cave du splendide palais qu'on a construit pour nous. Entassées, côte à côte, épaule contre épaule, face à face… Tels des anges s'évertuant à battre des ailes qu'ils n'ont pas la place d'ouvrir. Nous sommes si proches les unes des autres que les larmes de l'une coulent sur les joues de l'autre, y laissant une trace couleur de vie… Mélangée au rimmel, à la poudre, à la boue. "Nous finirons bien par nous envoler, lançons-nous en chœur, nous voilà

dans le ciel…” Nos visages se seront effacés le jour où nous aurons décidé de revenir. Nous nous disperserons ligne par ligne, lettre après lettre. Nous noircirons des mots, nous essaimerons dans le désert, et à l’heure de nous changer en pluie, nous jouerons un mythe dédié à l’éternité.

Fumée, ombre, élégie, abandon à l’oubli, couleur d’or. De ma féminité la forêt muette, perdue. Devant moi, derrière moi, hors de moi, partout… Forêt dense, infinie, d’où l’on ne s’échappe pas. Arbres cerclés d’années, de saisons, d’orages, feuilles nues, fragiles, mémoire de la vie chargés de pousses bourgeonnantes. Tristesse mouillée, moussue. Des formes se défont, cascadent, s’entremêlent comme des cheveux tressés, tourbillons de lumière. De la forêt le visage s’écorce en lambeaux, comme un cuir que le temps a éraflé, de crevasses strié. Des milliers de mains enserrent mon corps de leurs rameaux, creusent de leurs ongles acérés l’invisible en moi, s’y incorporent… Vivantes, inquiètes, frémissantes. Des milliers d’yeux voilés des couleurs de la solitude, florissant du désir de rejoindre l’infini… Et la pluie, gorgée de tous ces yeux, qui n’a de cesse de tomber.

Une lumière couleur d’or, boue, braises, étincelles scintillantes. Sang au parfum de roses sauvages. De ma féminité la forêt incendiée, broyée, effilochée. Pour accoucher d’un monde neuf, dans le silence tant mûri, mille ans de patience. Un autre monde que toute chose appelle, où s’accomplir… Voix qui se diffusent, visages qui voltigent, formes qui se fragmentent, se déroulent et se défont comme les bandelettes d’une momie. Corps dos à dos rejetés,

qui s'effacent, et s'effaçant s'animent. Images qui se répondent, se rejettent, se renouvellent… Jeté à la surface du visible, un filet aux mailles resserrées s'enfonce, plonge, sonde les profondeurs pour y pêcher les rêves de la terre et des morts, enfin les ramener au ciel. À l'azur infini, indéfini…

Une main s'étend vers le vide infini, indéfini. Le temps remplit cette main et veut qu'elle soit un corps, la vie remplit ce corps et appelle le monde à son foisonnement. Un monde fait de cette boue, de ce sang, de cette attente muette ; un autre encore, né de la pure lumière, du tremblement, des rêves… Une main qui se referme à la façon du miroir sur lui-même, à la poursuite de la vérité ultime et absolue, et qui, dans l'infinité d'un instant, d'un écho, d'un rejet, s'empare de ce monde qui ruisselle hors des plaies de l'imagination… Et restitue au vide ce qu'il a arraché au vide.

Le temps, les saisons, nous.

Mon cœur !

Cœur qui porte en lui le désert et le sang de ma mère. Cœur façonné par les coups de poignard des âges successifs. Ni toi ni moi n'étions plus seuls que Dieu, ni plus innocents. Nous avons partagé une coupe du vin noir de cette affreuse mélasse qu'on appelle l'humanité. Nous nous sommes traînés après le bonheur comme des aveugles les uns aux autres enchaînés. À présent voilà que j'ai chu, plus bas encore qu'au fond de tes abîmes. Je t'étreins comme on étreint un mort à l'heure de l'enterrer, "ne m'abandonne pas", dis-je, "attends, ne pars pas !". Je

t'appelle depuis un recoin de la solitude, immense, énorme, et tu rétrécis infiniment, te pétrifies, jusqu'à n'être plus qu'une statue grise et endeuillée, le reste d'un lointain passé, et dans l'aube de chaque jour, tu pleures. Puis tu grandis infiniment et en pluie te répands sur le désert, clair et cristallin comme une goutte d'eau. Je n'étais ni plus seule, ni plus coupable que Dieu, lorsque j'assénai l'ultime coup de poignard… Tu as fermé les yeux et murmuré mon nom. Mon cœur ! M'entends-tu ? Depuis tout ce temps m'entends-tu ?

Arrivée dans le repos d'Osiris. On juge le mort. Une balance, un cœur dans le premier plateau, une plume dans l'autre. "Un mort doit franchir soixante-dix portes", disent les anciens Égyptiens. Reprends ton souffle, la route sera longue.

## Miracle du sang

Ceci aussi est mon histoire. Ma naissance, ma mort, et tout ce qui s'étend entre les deux. Une histoire, encore une parmi tant d'autres, venue se briser contre le silence… Une page au milieu de tant d'autres, lue à la hâte, traduite et aussitôt oubliée. Rien qu'une virgule peut-être, entre deux phrases de même longueur, entre hier et aujourd'hui…

Mais c'est le miracle de l'eau que de ramener à la surface les oiseaux abattus par les chasseurs, de les libérer entre les reflets des nuages, de promettre un ciel neuf aux ailes si longtemps fermées… Et le miracle du sang sera d'envoyer mes mots jusqu'à la vie, de promettre un corps neuf au mien si déchiré…

Voilà pourquoi la nuit, des nuits durant, je me promène dans le cimetière des mots, criant désespérément aux morts : “Réveillez-vous ! Réveillez-vous !” Et ma mémoire, ce pot de terre, qui attend sous la croix… Qui attend… Qui attend…